Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0001

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0002

2900.

Leitzkau

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0003

CÉNIE,

PIÉCE NOUVELLE,

EN CINQ ACTES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0004

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0005

CÉNIE,

PIÉCE EN CINQ ACTES

Representée pour la premiére fois par le Comédiens François Ordinaire du Roi, *le* 25. *Juin* 1750.

Le Prix est de Trente Sols.

A PARIS,

chez *COLINET*, Marchand Libraire, Quai des Augustins à S. Joseph.

M. DCC. LI.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0006

ACTEURS.

DORIMOND, *Vieillard.* M. SARRASIN.

MERICOURT, § ROSELIE.
§ *N. de Dorimond.*

CLERVAL, M. GRANDVAL.

CENIE, Mademoiselle GAUSSIN.

ORPHISE, *Gouvernante de Céni*,
Mll. DUMESNIL.

LISETTE. *Suivante de Ceni*,
Mll. GAUTIER.

DORSAINVILLE, *Ami de Clerval*,
M. LANOUE.

La Scene est dans la Galerie de la Maison de DORIMOND.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0007

A

MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE CLERMONT,

PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

En dédiant Cénie à
VOTRE ALTESSE

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0008

SE'RE'NISIME, *c'est lui faire hommage de son propre bienfait. Vous sçavez, Monseigneur, que le seul désir de contribuer à vos amusemens me fit reprendre un Ouvrage abandonné depuis plusieurs années. Vous daignâtes en remarquer les défauts; il devint moins informe. Vous avez pris sur vous le danger de le rendre public, le nom de* VOTRE ALTESSE SE'RE'NISSIME. *en a fait le succés.*

Ce n'est pas sans une

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0009

peine extrême, Monſeigneur, que je m'impoſe ſilence ſur le tribut de louanges que m'inſpireroit ma reconnoiſſance. Mais ſi l'on pardonne difficilement aux femmes de penſer & d'écrire ſur des matieres qui ſont à leur portée, comment recevroit-on la peinture ébauchée que je pourrois faire des qualités éminentes, qui font admirer à toute l'Europe la grandeur de votre ame? Me conviendroit-il de parler des Villes priſes par

votre courage & votre prudence, des Batailles gagnées par une valeur héréditaire aux Héros de votre ſang, dont vous rappellez ſans ceſſe le ſouvenir & l'image? Non, Monſeigneur: il faut que je m'en tienne à l'admiration, & au profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR.

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME.

La très-humble & très-obéiſſante Servante.

D'HAPPONCOURT DE GRAFIGNY.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0011

CÉNIE,

PIÈCE NOUVELLE, EN CINQ ACTES.

ACTE I.

SCÈNE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

MERICOURT me seroit-il encore échappé ? J'ai cru le voir prendre le chemin de cette galerie. Oui, je ne me suis pas trompée. Monsieur, Monsieur....

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0012

SCENE II.

MERICOURT, LISETTE.

MRICOURT.

QUoi ! c'eſt l'aimable Liſette que je retrouve ici ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, c'eſt Liſette, toujours fidelle à vos intérêts, qui guette depuis une heure le moment de vous entretenir.

MERICOURT.

Il faut, ma chere Enfant, remettre cette converſation à un autre tems. Mon Oncle s'eſt emparé de moi au ſortir de ma chaiſe, je n'ai cncore vû perſonne.

LISETTE.

Je veux vous parler la premiere ; Excepté votre Oncle, tout dort encore dans la maiſon, & j'aurai le loiſir de vous

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0013

bien quereller. A-t'on jamais fait, dites-moi, une ſi longue abſence, quand tout devoit vous rappeller ici ?

MERICOURT.

Je n'ai pû revenir pluſtôt. Tu ſçais que mon Oncle, par le même courier que je lui dépêchai à la mort de Meliſſe, me manda de ne point quitter la Province, ſans avoir terminé le procès commencé.

LISETTE.

Je vous avois donné un bon conſeil : il falloit ne me point renvoyer ; me laiſſer le ſoin des funérailles, & venir vous même lui annoncer la mort de ſa femme.

MERICOURT.

Le conſeil étoit très-mauvais. Dorimond a une naïveté dans l'ame, qui ne lui laiſſe voir les choſes que comme naturellement elles doivent être. Ne point attendre ſes ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme ſi chere, eut été l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible. Mais, dis-moi, on a donc quitté le deuil ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0014

LISETTE.

Oui, depuis hier nos ſix mois ſont finis. Pour votre Oncle il le portera, je crois, toute ſa vie.

MERICOURT.

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyois. Comment a-t'il pû ſe reſoudre a te garder ici ? Toi, qui le fais ſouvenir ſans ceſſe de la perte qu'il a faite.

LISETTE.

Bon ! a-t-il jamais renvoyé perſonne ; A mon arrivée le bon-homme me dit en ſanglottant que je ne de vois pas ſonger à ſortir de chez lui. Je vis qu'il étoit de votre intérêt que j'y reſtaſſe ; j'y reſtai.

MERICOURT.

De mon intérêt ! Tu es donc à Cénie ?

LISETTE.

J'y ſuis ſans y être. Car Madame la Gouvernante avec ſes manieres poliment impérieuſes, m'écarte de ſa pupille autant qu'il eſt poſſible. Mais ſi par là elle m'empêche de vous ſervir autant que je

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0015

le voudrois, je ſuis du moins en état de vous avertir de ce qui ſe paſſe.

MERICOURT.

Eh bien, Liſitte ?

LISETTE.

Vos affaires vont mal.

MERICOURT.

Comment ?

LISETTE.

Très-mal vous dis-je.

MERICOURT.

Parles donc.

LISETTE.

Patience. Avant que de parler, il me faut un ſecret. Voyez ſi vous pouvez vous reſoudre à me le confier.

MERICOURT.

Eh, tu n'as qu'à dire; tous mes ſecrets ſont à toi.

LISETTE.

Qui ne vous connoîtroit, croiroit déja les tenir.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0016

MERICOURT.

Comment veux-tu que je te ſatisfaſſe, ſi tu ne me dis pas ce que tu veux ſçavoir?

LISETTE.

Etiez-vous amoureux de Meliſſe;

MERICOURT.

Vous êtes folle, Liſette;

LISETTE.

Elle eſt morte, il n'y a plus rien à cacher,

MERICOURT.

Vous n'y penſez pas; quoi l'Epouſe adorée d'un Oncle à qui je dois tout!

LISETTE.

Quant aux ſcrupules, laiſſons-les à part, je ne vous en connois pas beaucoup.

MERICOURT.

Je ne ſuis point un monſtre, & Liſette en ſeroit un, ſi elle parloit ſérieuſement

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0017

LISETTE.

Voyons donc ſi mon idée a ſi peu de vraiſemblance : Meliſſe d'un caractére déteſtable ſéduit par de fauſſes vertus un Vieillard d'une probité ſcrupuleuſe, bon par excellence, eſclave de l'honneur, ennemi des ſoupçons, & que la crainte d'être injuſte rend facile à tromper. Elle s'empare de lui à l'excluſion de tout le monde, elle lui donne un enfant, renverſe votre fortune ; vous êtes ambitieux, vous devez la haïr, & vous rampez devant elle ; Vous êtes le plus faux, ou le plus amoureux des hommes.

MERICOURT.

Deux mots éclarciſſent le myſtére. Dorimond ne voyoit que par les yeux de Meliſſe, ce n'étoit donc que par Elle que je pouvois me maintenir auprès de lui. Elle avoit, comme tu dis, renverſé ma fortune, elle pouvoit la rétablir en me donnant ſa fille ; je la ménageois ; cela eſt tout ſimple.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0018

LISETTE.

La peste, qeulle simplicité !

MERICOURT.

La dissimulation n'est point un vice, & trop de sincérité est souvent un défaut.

LISETTE.

Ah ! ce défaut là ne vous fera jamais rougir : mais l'amitié de Melisse ne pouvoit-elle se ménager tout haut ? Pourquoi tant de mots à l'oreille pendant sa vie, & des conférences si secrettes aux approches de sa mort ?

MERICOURT.

Lisette, n'allez pas plus loin, & modérez votre curiosité.

LISETTE.

Soit, aussi-bien la partie n'est pas égale. Il ne me reste donc qu'à vous avertir ; Premierement, de vous défier d'Orqhise : elle ne vous aime pas.

MERICOURT.

Quant à la mauvaise volonté de Madame Orphise, je m'en embarasse peu : passons. Comment mon frere est-il avec mon Oncle ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0019

LISETTE.

A merveille. Depuis ſon retour Dorimond a redoublé d'amitié pour lui. Il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de ſon voyage.

MERICOURT.

Comment ? Clerval....

LITETTE.

Clerval n'a rapporté de de-là les Mers que la cruelle certitude qu'il ne vous reſte à l'un & à l'autre aucun bien ſur la terre : mais avec cela je ne vous plaindrois pas, s'il n'étoit pas plus amoureux qu'il n'eſt intéreſſé.

MERICOURT.

Quoi ! mon frere ſeroit amoureux de Cénie ?

LISETTE.

Il eſt plus ; il eſt aimé.

MERICOURT.

Aimé ! cela eſt fort. Mon Oncle eſt-il inſtruit de cette intrigue ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0020

LISETTE.

Non, vraîment : de l'humeur dont il eſt, il les auroit déja mariés.

MERICOURT.

Peut-être ; c'eſt ſelon la maniere dont il l'auroit appris. Clerval m'enlever Cénie ! ... lui ! ... c'eſt ce qu'il faudra voir. Mais, es-tu bien ſûre de ce que tu dis ?

LISETTE.

Trés ſûre, je m'y connois.

MERICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des ſoins qui devoientla perſuader....

LISETTE.

D'un amour que vous ne ſentiez pas.

MERICOURT.

Je le paſſois à ſon extrême jeuneſſe.

LISETTE.

La jeuneſſe a quelquefois un inſtinct plus ſûr que l'expérience.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0021

MERICOURT.

Mais qu'elle aime Monſieur mon frere ! il faudra, s'il lui plaît, qu'elle s'en détache.

LISETTE.

Cela ne ſera pas aiſé, je vous en avertis. Clerval eſt aimable, & tout jeune qu'il eſt, il s'eſt acquis une réputation à la guerre qui le met fort bien à la Cour ; cela ne laiſſe pas d'être un mérite auprès d'une jeune perſonne.

MERICOURT.

Nous trouverons des armes pour le combattre.

LISETTE.

Pour moi, je ne vous vois de reſſource que dans l'amitié que Meliſſe avoit pour vous. Sa mémoire eſt plus chere que jamais à votre Oncle ; profitez de la circonſtance. Le voici, je vous laiſſe avec lui.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0022

SCENE III.

DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

JE ne ſaurois me paſſer de te voir, mon cher Neveu ; je t'ai quitté pour me remettre du ſaiſiſſement que m'a cauſé notre premiere entrevue ; je te cherche à préſent, hélas ! qui ſçait pourquoi ? Peut-être pour m'affliger de nouveau.

MERICOURT.

Il eſt naturel, Monſieur, que mon retour ait renouvellé votre douleur. Elle eſt ſi juſte.

DORIMOND.

Tu ſais mieux que perſonne, ſi je dois pleurer toute ma vie cette vertueuſe Epouſe. Tu excuſes mes foibleſſes : ce n'eſt qu'avec toi que je puis donner un libre cours à mes regrèts, cependant je ne voudrois pas t'en accabler.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0023

MERICOURT.

Je les partage ſi ſincérement.....

DORIMOND.

C'eſt ce qui doit me retenir. Tâchons de les ſuſpendre pour un moment, & parlons de tes intérêts. Je t'ai mille obligations, mon cher Mericourt, tu as conduit mes affaires mieux que je n'aurois fait moi-même : mais je ſens encore plus vivement les ſoins que tu as rendus à Meliſſe juſqu'à ſa derniere heure. Je veux récompenſer ton zéle, & je voudrois le récompenſer à ton goût ; car ce n'eſt pas faire du bien, ſi on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

MERICOURT.

Si j'ai mérité quelque choſe, Monſieur, ce n'eſt que par mon attachement.

DORIMOND.

J'attendois ton retour avec impatience pour exécuter un projet formé depuis long-tems. Tu marquois autrefois du goût, pour Clarice ; c'eſt une fille faite qui convient à ton âge : ſes parens ſont mes amis, ils ne me la refuſeront pas ; je

te la destine avec le quart de mon bien. Ma fille sera pour ton frere, ils sont d'un âge plus convenable. Cet arrangement te plaît-il ?

MERICOURT.

Pourquoi en faire, Monsieur ? Pourquoi vous dépouiller ? Jouïssez de vos richesses, elles vous ont coûté tant de périls & de travaux ?

DORIMOND.

J'en jouïrai, je vous rendrai tous heureux.

MERICOURT.

Eh ! Monsieur, que n'avez-vous pas fait pour nous ? vos Neveux n'ont-ils pas trouvé dans votre maison des bontés paternelles, une éducation, une abondance.....

DORIMOND.

Je compte cela pour rien, c'étoit un devoir.

MERICOURT.

Un devoir !

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0025

DORIMOND.

Oui, un devoir. J'avois contribué au mariage de ma ſœur, je croyois la rendre heureuſe, il en eſt arrivé tout autrement. Elle n'a pû ſurvivre au déſaſtre de ſes affaires, à la perte de ſon mari : n'étoit-il pas juſte que je me chargeaſſe de ſes enfans?

MERICOURT.

Eh bien, Monſieur, vos prétendus devoirs ſont remplis par tout ce que vous avez fait. C'eſt à nous à préſent à travailler à notre fortune.

DORIMOND.

Pourquoi vous en laiſſer la peine, ſi je puis vous l'épargner? Le mariage que je te propoſe, eſt-il de ton goût?

MERICOURT.

Monſieur, ... mon obéiſſance....

DORIMOND.

Ne parlons point d'obéiſſance, c'eſt une gêne; je n'en veux impoſer à perſonne.

MERICOURT.

On peut obéir ſans contrainte.

DORIMOND.

Oui, mais quand on accepte mes offres, je veux remarquer ſur le viſage une certaine joye, qui m'aſſure que l'on a autant de ſatisfaction, que je prétends en donner.

MERICOURT.

Vous devez voir, Monſieur.....

DORIMOND.

Je ne vois rien qui me plaiſe. Tu ſçais que je chéris la franchiſe autant que je hais les détours.

MRICOURT.

Ah! ſur la franchiſe, je crois avoir mes preuves.

DORIMOND.

Pas toujours. Je te ſoupçonnois autrefois d'avoir un peu trop de cette diſſimulation, que des gens plus défians que moi, auroient priſe pour de la fauſſeté; mais depuis long-tems Meliſſe m'en avoit fait revenir.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0027

MERICOURT.

Ah! Monſieur, ſi je ne dois votre retour qu'à Meliſſe, elle n'eſt plus. Qui me répondra qu'à l'avenir....

DORIMOND.

Mon cœur. Outre qu'il m'eſt doux d'aimer mon Neveu, c'eſt que les ſoupçons m'importunent ; & de tous les maux néceſſaires à la Société, la défiance eſt à mon gré le plus inſupportable.

MERICOURT.

Vos bontés me raſſurent à peine contre le malheur de perdre votre eſtime, moi qui fais mon unique étude de mériter celle de tout le monde.

DORIMOND.

Et tu as grande raiſon : retiens ceci de moi. Avec l'eſtime générale on ne ſçauroit être tout-à-fait malheureux. C'eſt elle qui m'a ſoutenu dans mes traverſes, je lui dois mes richeſſes, & la ſatisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naiſſance dans un commerce que ma probité a rendu honorable. Au reſte, ne te fais pas une peine du paſſé. Si je ne t'eſtimois pas, je pourrois te faire

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0028

du bien, mais je ne vivrois pas avec toi. Revenons à notre affaire, & parle ſincerement.

MERICOURT.

Vous le voulez, Monſieur : eh bien, je comptois aſſez ſur vos bontés pour me flatter de devenir votre gendre.

DORIMOND.

Tu aimes Cénie ?

MERICOURT.

Oui, Monſieur, mon goût pour elle, le deſir de vous être plus étroitement attaché, tout ſe raſſembloit pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

DORIMOND.

Je t'en ſais gré. Quoique Cénie ſoit bien jeune pour toi, je ſerois ravi..... T'aime-t-elle ?

MERICOURT.

Je l'ignore, Monſieur ; il ne me convenoit pas de faire aucune démarche là-deſſus ſans votre aveu.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0029

DORIMOND.

On ne peut ſe conduire avec plus de ſageſſe & de décence. Tu ne ſais pas la ſatisfaction que tu me donnes, mon cher Neveu. Il y a long-tems que je t'aurois propoſé ma fille, ſi je n'avois craint de gêner ton goût pour Clarice.

MERICOURT.

Pouviez-vous douter de mes ſentimens ?

DORIMOND.

Allons, je vais de ce pas te propoſer à Cénie.

MERICOURT.

Je crois, Monſieur, qu'il n'eſt pas à propos de lui parler devant ſa Gouvernante.

DORIMOND.

Pourquoi ?

MERICOURT.

Il eſt toujours prudent de ne point confier ſes deſſeins à un domeſtique.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0030

DORIMOND.

Tu ne connois pas Orphise. C'est une femme d'un mérite supérieur, & qui n'a rien de la bassesse de son état.

MERICOURT.

Il est vrai ; mais comme cette confiance n'est pas nécessaire, on peut s'en dispenser comme d'une chose inutile.

DORIMOND.

Soit. Je vais savoir si ma fille est éveillée, & lui communiquer notre projet.

SCENE IV.

MERICOURT, LISETTE.

MERICOURT, *seul.*

VOILA, Dieu merci, mes affaires en bon train. Mais Dorimond est si facile..... les refus de sa fille peuvent en un moment le faire changer de résolution.... ah Cénie ! tremblez pour votre sort, si vous aimez assez Clerval pour

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0031

braver mon ambition. Je ne perdrai pas impunément quinze ans de contrainte. J'ai de quoi me venger de vos mépris.

SCENE V.

MERICOURT, LISETTE.

LISETTE.

EH bien, Monſieur, j'ai vû ſortir Dorimond : comment vont vos affaires ?

MERICOURT.

Fort bien. Mon Oncle va me propoſer à Cénie.

LISETTE.

Cela eſt bon : mais ſi elle vous refuſe ?

MERICOURT.

Elle n'oſeroit. A ſon âge on ne ſait qu'obéir.

LISETTE.

Elle eſt jeune, Monſieur ; mais ſon eſprit....

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0032

MERICOURT.

Je ne ſuis pas un ſot, Liſette.

LISETTE.

D'accord, mais elle aime Clerval.

MERICOURT.

Et Dorimond m'aime.

LISETTE.

Ne nous flattons pas, vous n'avez du bon homme qu'une amitié acquiſe à force d'art. Il aime Clerval tout naturellement, la différence eſt grande.

MERICOURT.

Je m'attends à tout, je ſaurai tout parer.

LISETTE.

En ce cas mes petits avis vous ſont inutiles, prenez que je n'aye rien dit.

MERICOURT.

Tu te fâches Liſette,

LISETTE.

Oui, je me fâche. C'eſt avoir une grande habitude d'être faux, que l'être avec moi?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0033

MERICOURT.

Moi, faux ?

LISETTE.

Oui, quelque mine que vous faſſiez vous n'êtes point à votre aiſe. J'avois imaginé un ſecours à vous donner, mais. . . .

MERICOURT.

Dites toujours.

LISETTE.

Je m'intereſſe à vous, je ne ſaurois m'en défendre ? & je hais complettement Madame Orphiſe. Si l'on pouvoit faire connoître à Dorimond certaines intrigues de votre frere, il en rabatroit ſur ſon compte. Je m'imagine qu'elle s'intéreſſe pour Clerval : quel plaiſir de la contrarier ! ce ſeroit un grand point.

MERICOURT.

Quoi, Liſette, il y auroit du dérangement dans la conduite de Clerval ? Ah parlez vîte.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0034

LISETTE.

Je ne ſais pas bien de quoi il eſt queſtion. Je vois ſeulement rôder ici une eſpéce de Soldat, avec lequel votre frere a des conférences très-myſtérieuſes.

MERICOURT.

Eh bien ce Soldat?

LISETTE.

Patience, c'eſt un homme qu'il a ramené des Indes.

MERICOURT.

Après?

LISETTE.

Je n'en ſais guéres plus. Juſqu'ici ils ont pris tant de précautions pour ſe parler, que je n'ai pu attraper que quelques mots de grace... de Miniſtre...

MERICOURT.

Il faut aprofondir ce myſtére. Clerval eſt un jeune homme imprudent, il pourroit s'être embarqué dans une affaire fâcheuſe....

LISETTE,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0035

LISETTE.

Dont vous voudriez le tirer ſans doute ? la belle ame !

MERICOURT.

Liſette !

LISETTE.

Que diantre auſſi, pourquoi voulez-vous m'en impoſer ? tenez voici notre homme qui ſe cache. Retirez-vous, je veux le queſtionner.

MERICOURT.

Employe toute ton adreſſe à démêler cette intrigue, ma chere Liſette, je t'en conjure.

LISETTE.

Vous ètes vrai dans de certains momens. Allez.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0036

SCENE VI.

LISETTE, DORSAINVILLE.

LISETTE.

AVANCEZ, je ſuis ſeule à préſent.

DORSAINVILLE.

Savez-vous, Mademoiſelle, ſi Clerval eſt ici?

LISETTE.

Clerval! vous ètes donc bien familier enſemble?

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Mais eſt-il ſeul? puis-je monter chez-lui?

LISETTE.

Vous ètes bien preſſé. Cauſons un moment. Qu'eſt-ce? je vous trouve l'air triſte.

DORSAINVILLE.

Rarement je ſuis gai.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0037

LISETTE.

Vous ètes donc bien malheureux? écoutez, j'ai le cœur bon, & je m'intéresse à vous. Vous vous mêlez d'intrigue, je m'en mêle aussi : confiez-vous à moi, je pourrai vous rendre service.

DORSAINVILLE.

Je reviendrai dans un autre moment.

LISETTE.

Je ne tirerai rien de ce diable d'homme. Attendez! Clerval est en compagnie, je vais l'avertir, vous pouvez l'attendre ici.

SCENE VII.

DORSAINVILLE, *seul.*

QUE l'infortune a de détails, qui ne sont connus que des malheureux! on soutient avec fermeté un revers éclatant : le courage s'affaisse sous le mépris de ceux même que l'on méprise.

SCENE VIII.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

CLERVAL.

JE vous ai fait chercher avec le plus grand empressement : je vis hier au soir le Ministre, votre grace est assûrée.

DORSAINVILLE.

Digne ami des malheureux ! je vous dois trop.

CLERVAL.

Vous ne me devez rien. La Cour a senti, comme moi, que quand une affaire d'honneur a réduit un homme de votre naissance au métier de simple Soldat, & qu'il a signalé sa valeur ; le rendre à sa patrie c'est une justice, & non pas une grace qu'on lui accorde.

DORSAINVILLE.

Hélas ! que me servira ce retour de fortune, si je ne puis la partager avec une épouse si digne d'être aimée ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0039

CLERVAL.

Quelles nouvelles en avez-vous apprises ?

DORSAINVILLE.

Toujours les mêmes. Elle a disparu presque en même-tems que moi, après avoir donné le jour à une malheureuse qui le perdit en naissant. Et depuis quinze ans aucune de nos connoissances ne sait ce qu'elle est devenue.

CLERVAL.

Vous ne devez pas encore désespérer. Quand vous aurez repris votre nom, que vous pourrez agir ouvertement, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

DORSAINVILLE.

Il y a trop long-tems que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus

CLERVAL.

Eh quoi ! le courage vous abandonne, quand vous touchez à la fin de vos peines ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0040

DORSAINVILLE.

Pardon, cher ami, si je ne sens point assez le prix de vos bontés. Ma femme me tenoit lieu de tout. Sans elle il n'est point de bonheur pour moi.

CLERVAL.

Vous la retrouverez.

DORSAINVILLE.

Eh comment n'auroit-elle pas succombé à l'horrible état où je l'ai laissée ? Prête à donner le jour au premier fruit de notre tendresse, je m'arrache de ses bras, je la laisse sans biens, sans secours : dans cette extrêmité que pouvoit-elle devenir ?

CLERVAL.

Il y a des asyles pour les femmes de son rang que le malheur poursuit.

DORSAINVILLE.

Les Couvens sont plus l'asyle de la décence, que celui du malheur. L'extrême indigence n'y est point accueillie ; & c'est l'état où j'ai laissé ma femme. Cependant je n'ai rien négligé ; je les ai parcourus inutilement.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0041

CLERVAL.

Peut-être, ainſi que vous, a-t-elle changé de nom ?

DORSAINVILLE.

Mais quand cela ſeroit, pourquoi ne m'avoir pas écrit ?

DORSAINVILLE.

La guerre, vous le ſavez, avoit interrompu le commerce. Vos lettres & les ſiennes peuvent avoir été perdues. Moi-même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le tems de mon ſéjour aux Indes,

DORSAINVILLE.

Que les ſoins d'un ami ont de pouvoir ſur une ame déſeſperée ! vos raiſons me flattent, vous ranimez mon eſpérance.

CLERVAL.

Je la ſeconderai. Laiſſez-moi terminer votre affaire, enſuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grace ſeront expédiées ce ſoir ; il reſte quelques formalités à remplir, le Miniſtre exige encore de vous de ne point paroître aujourd'hui. Pour

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0042

plus de ſûreté, paſſez ce jour dans mon appartement; ne nous quittons plus, je jouïrai du plaiſir de vous y voir; ſouffrez cette contrainte pour ma propre tranquilité.

DORSAINVILLE.

Qu'il eſt doux de vous devoir! ah cher ami! la reconnoiſſance que vous inſpirez n'eſt point à charge: elle n'accable point un cœur délicat ſous le poids des bienfaits: elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrat.

CLERVAL.

Ami, je n'ai point vû Cénie d'aujourd'hui, il ne nous reſte rien à dire, ſouffrez que je vous quitte.

DORSAINVILLE.

Allez, ſi votre aimable maîtreſſe connoit comme moi le prix de votre cœur, vous ètes auſſi heureux que vous méritez de l'être.

CLERVAL.

Ne montez-vous pas chez moi?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0043

DORSAINVILLE.

Trouvez bon qu'auparavant j'aille encore parler à une perſonne qui pourroit ſavoir des nouvelles plus poſitives de ma femme : après cette démarche je viens vous rejoindre.

Fin du premier Acte.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0044

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CENIE, ORPHISE.

ORPHISE.

QU'AVEZ-VOUS, Cénie? vous quittez votre pere les yeux remplis de larmes. Auriez-vous eu le malheur de lui déplaire?

CENIE.

Non, ma bonne, jamais il ne m'a témoigné tant de bontés. C'eſt ſa tendreſſe qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0045

CENIE.

Il vient de me déclarer qu'il veut m'unir à Méricourt, il croit me rendre heureuſe.

ORPHISE.

Pourquoi ne la ſeriez-vous pas? Mericourt a de l'eſprit, de la politeſſe; c'eſt autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

CENIE.

Je ſuis cependant bien ſûre de ne l'aimer jamais.

ORPHISE.

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût. C'eſt un défaut de l'eſprit, que la raiſon corrigera.

CENIE.

Non, Madame; au contraire, il me ſemble qne la raiſon a beaucoup de part à ma répugnance. Je ſuis ſûre qu'à ma place vous penſeriez comme moi.

ORPHISE.

Il n'eſt pas queſtion de mes ſentimens.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0046

CENIE.

Pardonnez-moi, ma bonne, je me plais à faire cas des perſonnes que vous eſtimez. Et ſûrement mon couſin n'eſt pas du nombre.

ORPHISE.

Pourquoi ? ſi vous en jugiez ſur ſes manieres dédaigneuſes avec moi, vous pourriez vous tromper : c'eſt un déſagrément attaché à mon état, & non pas à ſon caractère.

CENIE.

Mais, Madame, s'il eſt vrai que la fauſſeté eſt une vice mépriſable, comment eſtimez-vous Mericourt ?

ORPHISE.

Je le connois peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me ſuis point miſe à portée de le connoître. Mais quand il auroit la fauſſeté dont vous l'accuſez, elle eſt ſouvent le vice du monde, plus que celui du cœur. Votre franchiſe lui donnera du goût pour la vérité, vous le corrigerez.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0047

CENIE.

Si le malheur que je crains arrivoit, je me garderois bien de le corriger. En lui ôtant la fausseté, il ne lui resteroit pas même l'apparence des vertus.

ORPHISE.

On ne fait pas à votre âge de si profondes réflexions.

CENIE.

Pardonnez-moi, Madame, lorsqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis longtems je prévois les intentions de mon pere. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractère de Mericourt; hélas! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppose à mon bonheur.

ORPHISE.

Le bonheur n'est pas toujours où l'on croit le voir : & la vertu a son point de vûe assuré. Suivez-la, obéissez à votre pere, vous trouverez en vous même la récompense du sacrifice.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0048

CENIE.

Quelle récompenſe ! Madame, en me donnant ce conſeil, penſez-vous à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer ?

ORPHISE.

Hélas ! c'eſt quelquefois un bonheur de n'avoir pour ſon époux qu'une tendreſſe meſurée.

CENIE.

Je me ſuis fait une idée différente du mariage. Un mari qui n'eſt point aimé ne me paroît qu'un Maître redoutable. Les vertus, les devoirs, la complaiſance, rien n'eſt de notre choix ; tout devient tirannique, on fléchit ſous le joug, on n'a que le mérite d'un eſclave obéiſſant. Mais ſi l'on trouve dans un époux l'objet de tous ſes vœux, je crois que le déſir de lui plaire rend les vertus faciles, on les pratique par ſentiment, l'eſtime générale en eſt le fruit, on acquiert ſans violence la ſeule gloire qu'il nous ſoit permis d'ambitionner.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0049

ORPHISE.

Hélas ! votre erreur eſt bien naturelle. L'expérience peut ſeule nous découvrir les peines inſéparables d'un attachement trop tendre. Mais cette félicité, dont l'image vous ſéduit, dépend trop de la vie, des ſentimens, du bonheur même de l'objet aimé, pour qu'elle ſoit durable. La tendreſſe double notre ſenſibilité naturelle, multiplie des peines de détail, dont la répétition nous accable. Les véritables malheurs ſont ceux du cœur.

CENIE.

Vous vous attendriſſez : ah ma bonne ! Auriez-vous éprouvé des maux, dont vous ſemblez ſi pénétrée ?

ORPHIE.

Pardon, ma chere Cénie, s'il m'échappe des ſentimens que l'état où vous allez entrer me rappelle. Je les crains pour vous.

CENIE.

Vous croyez que je ne mérite pas encore votre confiance ? cependant mon cœur en ſeroit digne.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0050

ORPHISE.

Aimable enfant, partagez plûtôt la douceur que vous me faites ſouvent éprouver. Il eſt des momens.... changeons de diſcours, votre âge n'eſt point celui de la triſteſſe.

CENIE.

Je ſuis ſi malheureuſe, que je trouve de la douceur à plaindre les infortunés.

ORPHISE.

Vous m'affligez. Je voudrois que la raiſon vous fît enviſager d'un autre œil le ſort qui vous attend.

CENIE.

Je ne le puis.

ORPHISE.

Avec la fortune brillante dans laquelle vous ètes née, avez vous pû penſer que vous ſeriez maîtreſſe de votre choix ?

CENIE.

Je m'en étois flattée.

ORPHISE.

En auriez-vous fait un ?

CENIE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0051

CENIE.

Oui, ma bonne.

ORPHISE.

Quoi Cénie ! vous avez disposé de votre cœur ?

CENIE.

Epargnez-moi les reproches, je n'aî besoins que de conseils.

ORPHISE.

Mes conseils vous déplairont. Je vous plains.

CENIE.

Quoi, Madame, vous refuseriez de me conduire dans un tems....

ORPHISE.

Je n'ai garde de vous abandonner. Votre heureux naturel a prévenu jusqu'ici ce que mes avis auroient pû vous inspirer : c'est de ce moment que vous avez besoin de moi, pour vous aider à soutenir avec courage le sacrifice que vous allez faire de votre goût à la vertu.

CENIE.

N'est-il donc qu'une façon d'en avoir ?

ORPHISE.

Il eſt des occaſions malheureuſes, où le choix ne vous eſt pas permis. Dans la ſituation où vous ètes, il ne vous reſte que l'obéiſſance.

CENIE.

Eh bien, Madame, mon pere eſt bon: peut-être s'il étoit inſtruit de mes ſentimens, il lui ſeroit égal de me donner pour époux l'un où l'autre de ſes neveux.

ORPHISE.

C'eſt Clerval que vous aimez?

CENIE.

Oui, Madame; condamnez-vous mon choix? vous eſtimez Clerval, vous ſavez s'il mérite d'être aimé. Quelle comparaiſon!

ORPHIE.

Eſt-il inſtruit de vos ſentimens?

CENIE.

Non, Madame, au moins je ne lui en ai pas fait l'aveu.

ORPHISE.

Et qu'avez-vous répondu à votre Pere?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0053

CENIE

Hélas! rien du tout. La ſurpriſe & la douleur m'ont fermé la bouche. On eſt entré, je me ſuis retirée pour cacher mes larmes : je crois cependant que mon Pere s'en eſt apperçu.

ORPHISE.

Je n'en ſuis pas fâchée.

CENIE.

Vous ne condamnez donc pas le deſſein que j'ai de lui déclarer mes ſentimens?

ORPHISE.

Je le condamne très-fort. Il eſt permis tout au plus à une fille bien née d'avouer ſa répugnance, & jamais ſon penchant.

CENIE.

Ah, Clerval! qu'allez-vous devenir?

ORPHISE.

C'eſt lui que vous plaignez?

CENIE.

Oui, Madame : je puis avec courage enviſager mon malheur, & je ne puis ſoutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

ORPHISE.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que dans le cœur d'un homme l'amour même console des malheurs qu'il cause.

CENIE.

Eh bien, Madame! parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légéreté dont vous le croyez capable, quelqu'aversion que je sente pour le parti qu'on me propose, j'obéirai aveuglément. Le voici, je vous laisse avec lui.

SCENE II.

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

DEMEUREZ un moment, Monsieur; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0055

CLERVAL.

Elle me fuit, la douleur eſt peinte ſur ſon viſage, le vôtre ſemble m'annoncer un malheur; parlez, Madame : ô Ciel! qu'allez-vous m'apprendre ?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos ſentimens pour elle; qu'il faut les étouffer.

CLERVAL.

Et c'eſt elle qui vous a chargé de me le dire ?

ORPHISE.

Oui, Monſieur.

CLERVAL.

Cénie me mépriſe aſſez, pour ne pas daigner me parler elle-même ! Madame, pardonnez ma défiance : je ne puis me croire auſſi malheureux que vous le dites.

ORPHISE.

Cénie épouſe votre frere : voilà la vérité.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0056

CLERVAL.

Mon frere! ah Madame! plus vous ajoutez à mon malheur, moins je le trouve vraiſemblable.

ORPHISE.

Vous vous flattiez d'être aimé apparemment?

CLERVAL.

Non, Madame; mais je ne me croyois point de rival.

ORPHISE.

Si vous en avez un, il peut n'être pas aimé. Il me paroît que Cénie obéit à ſon Pere, qu'elle ſuit ſon devoir.

CLERVAL.

Ah! je reſpire. Mon Oncle ne ſera pas inflexible.

ORPHISE.

Quoi, Monſieur! vous prétendez faire des démarches?

CLERVAL.

Qui m'en empêcheroit? je ne dois rien à mon frere.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0057

ORPHISE.

Non ; mais vous vous devez à vous-même de ne point porter le désordre dans votre famille, pour satisfaire un goût que la premiere occasion fera changer d'objet.

CLERVAL.

Je me méprisérois moi-même, si j'avois les sentimens dont vous m'accusez. Non, Madame, j'eus toujours en horreur la lâcheté qui nous autorise à manquer de bonne foi avec les femmes. Si l'on ne croit pas aux amours éternels, on doit sentir ce que peut une tendre estime sur un cœur vertueux. Les charmes naissans de Cénie me firent connoître l'amour ; le développement de son caractére me fixa pour jamais : c'est son cœur, c'est son ame que j'adore ; ce n'est qu'à la beauté que l'on devient infidéle.

ORPHISE.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez, plus vous devez ménager sa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs, nous manque plus essentiellement que qui nous est infidéle.

CLERVAL.

Manquerois-je à Cénie en me jettant aux pieds de Dorimond, en lui déclarant mon amour pour sa fille, en implorant sa bonté ?

ORPHISE.

Ce seroit du moins affliger le meilleur des hommes, le plus tendre bienfaiteur. Prenez-y garde, Monsieur ; la reconnoissance & l'ingratitude ne sont point incompatibles : on n'a que trop souvent les procédés de l'un avec les sentimens de l'autre. Qu'importe à Dorimond que vous sentiez au fond de votre cœur le prix de ses bontés, si vous paroissez ingrat en traversant ses desseins, en affligeant son ame, en le privant de la seule satisfaction qui reste à la vieillesse, celle de disposer à son gré de son bien & de ses volontés ?

CLERVAL.

Ah Madame ! de quelles armes vous servez-vous pour combattre mon amour ? ce sont les seules qui pouvoient m'imposer un silence, dont ma mort sera le fruit.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0059

ORPHISE.

L'honnêteté de vos ſentimens me touche, Monſieur; j'ai quelque crédit ſur l'eſprit de votre Oncle, je n'abuſerai point de ſa confiance, j'employerai ſeulement....

CLERVAL.

Vous me rendez la vie. Oui, Madame, parlez à Dorimond, ménagez ſon cœur & ſes bontés, je compte ſur les vôtres; ne m'abandonnez pas.

ORPHISE.

Je ne m'engage à rien du côté de votre amour. Je vous promets ſeulement de ſonder les véritables ſentimens de votre Oncle, de pénétrer s'il eſt bien affermi dans ſa réſolution : alors vous verrez comment vous devez vous conduire.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0060

SCENE III.

DORIMOND, ORPHISE.

LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, *à Dorimond.*

LE voilà, Monſieur; je ſavois bien qu'il devoit être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval, pour vous dire que je ſuis très-mécontent de vous.

CLERVAL.

En quoi, Monſieur, aurois-je eu le malheur de vous mécontenter?

DORIMOND.

En ce que ma maiſon n'eſt point faite pour y retirer des intrigans, dont je ne t'aurois jamais ſoupçonné d'être le protecteur.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0061

CLERVAL.

J'entens, Monſieur, de qui vous voulez parler; une telle calomnie me fait frémir.

DORIMOND.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu, avec qui tu as encore eu ce matin une converſation myſtérieuſe?

CLERVAL.

Non, Monſieur; mais dans peu je vous ferai connoître le plus honnête homme, & le plus infortuné des amis.

LISETTE, *à part.*

Tout eſt perdu; des amis, des malheurs : nous ne tenons pas contre tout cela.

DORIMOND, *à Clerval.*

Un ami que l'on n'oſe avouer eſt toujours fort ſuſpect. Je ſais des choſes là-deſſus....

ORPHISE.

On vous abuſe, Monſieur, s'il m'étoit permis de parler, je détruirois facilement ces odieux ſoupçons.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0062

DORIMOND.

Je ne ſaurois te croire ; on n'emploie pas tant de myſtére pour des choſes honnêtes.

CLERVAL.

Eh bien, mon Oncle, le ſécret de cet infortuné doit éclater demain ; en attendant, ſi vous voulez m'accorder un moment d'entretien, je vous ferai connoître l'erreur où l'on vous a jetté, en vous rappellant le nom & la funeſte avanture d'un homme, dont plus d'une fois vous avez plaint le malheur.

DORIMOND.

Je t'en ſerai obligé. C'eſt gagner beaucoup que de détruire un ſoupçon. Dans un moment nous paſſerons dans mon cabinet. J'ai auſſi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

CLERVAL.

Pour moi, Monſieur ?

DORIMOND.

Oui, pour toi. C'eſt Clarice que je te deſtine : elle a du mérite, tu la connois ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0063

CLERVAL.

Je vous ſupplie, Monſieur....

DORIMOND.

De quoi? eſt-ce encore un refus? je commence à être las d'en eſſuyer. Je ne m'étonne pas que le monde ſoit rempli de méchans : le penchant au mal eſt toujours ſûr de réuſſir; on peut faire des malheureux même ſans les connoître: mais quelqu'envie qu'on en ait, il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le penſe de faire des heureux. Cela rebute, & l'on devient dur, faute de ſuccès.

LISETTE.

Eh Monſieur! ne vous mettez point en colere; monſieur votre Neveu n'eſt pas capable de vous déſobéir; & pour peu que vous lui faſſiez connoître que vous avez pris votre réſolution, il prendra la ſienne.

DORIMOND.

Il n'eſt pas juſqu'à ma fille.... (*à Orphiſe.*) Madame, je ſuis fâchée d'être obligé de m'en prendre à vous. Je vous eſtime, & je vous croyois fort au-deſſus

de ces petites intrigues de femmes qui troublent ſans ceſſe le repos des familles.

ORPHISE.

Eſt-ce bien à moi, Monſieur, que ce diſcours s'adreſſe ?

DORIMOND.

A vous-même, je vous le répète. Je ſuis fâché de perdre la haute opinion que j'avois de vous ; mais je n'ignore pas les conſeils que vous donnez à Cénie.

ORPHISE.

Si vous les ſavez, Monſieur, ils font ma juſtification ; je n'ai rien à répondre.

DORIMOND.

Ne le prenez point ſur ce ton-là : j'ai vû moi-même ſur ſon viſage l'impreſſion du dégoût que vous lui inſpirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas encore eu le tems de m'expliquer avec elle, mais... Enfin, Madame, pour le peu de tems qu'elle aura beſoin de vous, je vous prie de ne plus vous mêler de nos affaires.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0065

CLERVAL.

Quel contre-tems! ô ciel!

ORPHISE.

Je dois vous obéir, Monſieur, vous ſerez ſatisfait.

DORIMOND.

Allons, Clerval, je ſuis prêt à t'entendre, viens me donner le plaiſir de te juſtifier.

SCENE IV.

ORPHISE, LISETTE.

LISETTE.

JE ne reviens point de la ſurpriſe que me cauſe la mauvaiſe humeur de Dorimond! Au moins, Madame, je n'y ai point de part.

ORPHISE.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en ſavoir la cauſe?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0066

LISETTE.

Moi! point du tout. Monſieur cherchoit Clerval ; je le ſavois ici, je l'y ai conduit ſans dire mot. Vous me ſoupçonnez, je le vois : cela eſt pardonnable après la petite mortification qu'on vient de vous donner.

ORPHISE.

Si j'aimois moins Cénie, je ſerois peu touchée....

LISETTE.

Oui, Madame, vous l'aimez, & beaucoup, on le ſait. Mais permettez-moi de vous dire que vous aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à ſon pere ?

ORPHISE.

Si je l'en empêchois, c'eſt que j'aurois des raiſons pour cela, & je ne les cacherois pas. Je l'exhorte à l'obéiſſance, mais ce n'eſt pas ſans déſaprouver au fond de mon cœur le choix de Dorimond.

LISETTE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0067

LISETTE.

Peut-on ſavoir ce qui vous déplaît en Méricourt ?

ORPHISE.

Son âge : quoiqu'il ſoit peu avancé, il eſt ſi diſproportionné à celui de Cénie, qu'il devroit être un obſtacle invincible.

LISETTE.

Si vous entendiez les intérêts de votre Pupile, c'eſt juſtement ce qui vous le feroit déſirer, & Méricourt vous paroîtroit encore trop jeune. Je connois un peu le monde. Une jeune perſonne en épouſant un homme âgé, devient une femme intéreſſante. Pour peu que ſa conduite ſoit réguliere, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite, ſes charmes s'embéliſſent de la décrépitude de ſon mari. Il meurt : eût-elle quarante ans, c'eſt une jeune veuve. La caducité d'un vieillard éterniſe notre jeuneſſe. Mais vous ne m'écoutez point ? je ſuis votre Servante.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0068

SCENE V.

ORPHISE. *seule.*

C'EST donc pour mettre le comble à mon abaissement, que Dorimond devient injuste ? Hélas ! j'étois réservée à des traitemens injurieux ! Digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite,... Pardonne, Dorsainville : pour conserver la vie d'une épouse qui t'est chére, il ne me restoit que le choix des plus viles conditions. Tu n'en rougiras pas, j'ai sauvé de l'opprobre ton nom & le mien.... Epoux infortuné, devois-tu m'abandonner ? .... Quel que soit le désert qui te sert d'azile, c'est celui de l'honneur. La honte, ce tyran des ames nobles, n'habite qu'avec les hommes : Fuyons-les.... Mais plus on m'éloigne de Cénie, plus mes conseils lui sont nécessaires. Sans offenser Dorimond, rendons à sa fille ce qu'exigent de moi sa confiance & mon amitié. On n'est pas tout-à-fait malheureux, quand il reste du bien à faire.

Fin du second Acte.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0069

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

J'En ſuis pour le moins auſſi fâché que toi ; mais il n'y faut plus penſer.

MERICOURT.

Je me ſoumets ſans murmurer, Monſieur. M'eſt-il ſeulement permis de vous demander ſur quoi Cénie fonde ſes refus ? eſt-ce haine ? eſt-ce mépris pour moi?

DORIMOND.

Ce n'eſt ni l'un, ni l'autre : elle ne m'a pas dit un mot à ton déſavantage.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0070

MERICOURT.

Vous voulez ménager ma disgrace, Monsieur; vos bontés se montrent partout.

DORIMOND.

Il n'y a point de bonté en cela, c'est la vérité pure. Cénie ne m'a témoigné qu'une répugnance générale pour un engagement qui l'effraye.

MERICOURT.

Et cette répugnance est sans doute bien naturelle?

DORIMOND.

Ah! n'en doutez pas.

MERICOURT.

Cénie ne peut avoir une inclination secrete?

DORIMOND.

Je voudrois qu'elle aimât; elle n'auroit fait qu'un bon choix, & bien-tôt.... Saurois-tu quelque chose là-dessus?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0071

MERICOURT.

Gardez-vous bien de le penſer, Monſieur. Cénie eſt trop ſage pour avoir fait un choix ſans votre aveu, & trop ingénue pour avoir eu l'adreſſe de cacher une paſſion ; vous vous en ſeriez apperçu.

DORIMOND.

Moi ! point du tout : je ſerois auſſi aiſé à tromper ſur cette matiere, que ſur bien d'autres. Je ne ſaurois me réſoudre à être fin ; la fineſſe ne va guéres ſans la méchanceté. Quoi qu'il en ſoit, j'ai donné ma parole, & je la tiendrai. On ne ſauroit pouſſer l'indulgence trop loin, quand il s'agit d'un engagement éternel. Peut-être dans quelque tems Cénie prendra d'autres idées ; alors je lui propoſerai ton frere.

MERICOURT.

Mon frere !....

DORIMOND.

Il eſt jeune, il peut attendre.

MERICOURT.

Mon frere !... Je n'en reviens point

DORIMOND.

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre, tu devrois être ravi de me voir jetter les yeux ſur Clerval.

MERICOURT.

Je le ſerois, ſi l'intérêt avoit quelque pouvoir ſur moi; mais je ne connois que le vôtre, & aſſurément Clerval....

DORIMOND.

Ecoutes : tu dois ſavoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de lui. Tu m'avois déja donné ce matin des avis, dont il s'eſt pleinement juſtifié.

MERICOURT.

J'ai pu me tromper, Monſieur : c'eſt l'effet d'un zéle trop ardent. J'apprends avec joye que Clerval n'a laiſſé aucune obſcurité ſur ſa conduite.

DORIMOND.

Cela étant, tu dois voir du même œil la fortune que je lui prépare.

MERICOURT.

La tendre Méliſſe l'a prévû; les regrets qu'elle emporte au tombeau n'étoient que trop fondés.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0073

DORIMOND.

Comment! Si elle s'eſt expliquée ſur l'établiſſement de ſa fille, pourquoi m'en faire miſtére?

MERICOURT.

Dois-je croire, Monſieur, que vous ignoriez ſes intentions? & que ſi elle avoit choiſi un époux à ſa fille, ce n'eût pas été de concert avec vous?

DORIMOND.

Il eſt vrai que l'établiſſement de Cénie faiſoit ſouvent le ſujet de nos entretiens. Cette vertueuſe femme, par délicateſſe de ſentimens, avoit réſolu de ne la donner qu'à un de vous deux? mais je l'ai toujours vûe incertaine ſur le choix de l'un ou de l'autre. Si tu en ſais davantage, tu as tort de me le cacher.

MERICOURT.

Il eſt rare qu'un mourant ne s'explique pas ſur des diſpoſitions de ſa famille.

DORIMOND.

Eh bien! parles donc.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0074

MERICOURT.

Non, Monſieur. Dans l'état où ſont les choſes vous pourriez ſoupçonner...

DORIMOND.

Je le vois : c'eſt en ta faveur qu'elle s'eſt déclarée ;

MERICOURT.

Oui, Monſieur. Méliſſe touchant au terme de ſa vie, me fit approcher de ſon lit : Méricourt, me dit-elle d'une voix preſqu'éteinte, dans un moment je ne ſerai plus, écoutez mes derniers ſentimens. J'adorai mon époux, je lui dois mon bonheur, vous l'aimez, héritez encore de ma tendreſſe pour lui, devenez l'époux de ma fille, ſoyez le fils de Dorimond ; répondez-moi du repos de ſes jours, prolongez-en la durée, & je perds les miens ſans regret.

DORIMOND.

Arrêtez, mon cher Neveu, je ne puis ſoutenir.... hélas ! que ne donnerois-je pas pour que Cénie....

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0075

MERICOURT.

Elle ignore les dernieres volontés de ſa Mere. Si vous me permettez, Monſieur, d'avoir un entretien particulier avec elle ?

DORIMOND.

Volontiers : demeures, je vais te l'envoyer. Songes que tu me rendras le plus grand ſervice, ſi tu peux obtenir ſon aveu.

MERICOURT.

Je n'y épargnerai rien.

DORIMOND.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par la tendreſſe, & rien par autorité.

SCENE II.

MERICOURT, *ſeul.*

VOici donc le moment déciſif. Je n'ai plus rien à ménager.... je le prévois : l'obſtination de Cénie me for-

cera d'employer contr'elle les armes que Méliſſe m'a laiſſées ; elles peuvent devenir cruelles contre moi-même ; mais une fortune immenſe peut-elle s'acheter à trop haut prix ?

SCENE III.

MERICOURT, CENIE.

CENIE.

ON m'avoit dit que mon Pere me demandoit ?

MERICOURT.

Arrêtez Cénie : c'eſt par ſon ordre que je vous attends ici. Dorimond ſenſible aux mépris dont vous m'accablez, me permet d'eſſayer encore une fois de les vaincre.

CENIE.

Eſt-ce vous mépriſer, Monſieur, que d'épargner à votre délicateſſe la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0077

MERICOURT.

Vous me bravez, ingrate, vous triomphez : vous croyez que l'excessive complaisance de Dorimond ne vous laisse plus rien à redouter. Si vous saviez à quel excès je pousse la générosité à votre égard, cette orgueilleuse ironie changeroit bien-tôt de ton.

CENIE.

J'ignore, Monsieur, les obligations que je vous ai : si vous vouliez m'en instruire....

MERICOURT.

Vous ne les saurez que trop-tôt. Vous vous repentirez peut-être dans un moment de m'avoir forcé à vous les apprendre.

CENIE.

Vous me feriez trembler, si j'avois des reproches à me faire.

MERICOURT.

Cénie, écoutez mes conseils : consentez à me donner la main, votre propre intérêt me porte à vous en conjurer à genoux ; le tems presse, n'abusez pas

de ma foiblesse : parlez, il n'est plus tems de balancer.

CENIE.

Je ne balance point, Monsieur.

MERICOURT.

Quel parti prenez-vous ?

CENIE.

Celui de rompre un entretien aussi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

MERICOURT, *la retenant par le bras.*

Non, non : il faut que ce moment décide de votre sort.

CENIE.

Comment ! vous êtes assez hardi.... Méricourt, comptez moins sur les bontés de mon Pere ; il daignera m'entendre.

MERICOURT.

Non, vous ne sortirez point ; il me faut un mot décisif.

CENIE.

Vous le voulez ? le voici : mon pere m'a donné sa parole de ne point me con-

traindre ; rien ne peut me faire changer de résolution.

MERICOURT.

Ah ! ç'en est trop ; il est tems de confondre tant de mépris. Connoissez-vous cette écriture ?

CENIE.

Oui, c'est celle de ma Mere.

MERICOURT.

Elle est pour Dorimond : mais qu'importe : écoutez ; (*il lit*) Je vous ai trompé, Monsieur, & mes remords ne peuvent s'ensevelir avec moi. La disproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence, dont vous m'aviez tirée. Pour assurer ma fortune, j'ai supposé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire passer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon sécret. Pardonnez....

CENIE *tombe évanouie.*

Je me meurs.

MERICOURT.

Cénie, écoutez-moi : connoissez du

moins en ce moment l'excès de mon amour; il en eſt tems encore. Je vous offre ma main, je répare la honte de votre naiſſance, je renferme à jamais votre ſécret dans les nœuds de notre mariage. Eſt-ce-là vous aimer?

CENIE.

Que gagnerois-je à tromper tout le monde? pourrois-je me tromper moi-même? montrez-moi cette Lettre. (*après avoir lû*) Mon malheur n'eſt que trop certain.

MERICOURT *reprant la Lettre.*

Eh bien! quels ſont à préſent vos ſentimens?

CENIE.

Les mêmes.

MERICOURT.

Quel orgueil! eſt-ce à vous à réſiſter, quand mon amour ſurmonte les obſtacles, quand je devrois rougir?....

CENIE

Rougiſſez donc, mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'aſſocier. Moi, tromper le meilleur

des humains ! moi, uſurper les biens d'une maiſon ! vous me faites horreur.

MERICOURT.

C'eſt aimer Dorimond que de lui conſerver ſon erreur. Méliſſe en me confiant votre ſécret, vouloit vous rendre heureuſe, & remettre les biens de mon Oncle à leur légitime poſſeſſeur.

CENIE.

Répare-t'on un crime par un autre ? Chaque moment me rend complice de tant de forfaits. Je ne ſaurois trop tôt....

MERICOURT.

Arrêtez : je pénétre vos deſſeins, vous voulez me perdre. Gardez-vous de ſuivre les mouvemens de votre haine.

CENIE.

Je ne ſuivrai que mon devoir.

MERICOURT.

Non, non, je ſais mieux que vous ne penſez la cauſe de vos dédains. C'eſt moins l'honneur que l'amour qui vous guide. Vous croyez que Clerval... Il faut y renoncer. Quand il ſeroit aſſez lâche.... Il me reſte des armes....

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0082

Gardez votre ſécret, c'eſt le dernier conſeil que je vous donne : je vous laiſſe y rêver. Ne pouſſez pas plus loin ma vengeance ? ou tremblez d'en apprendre davantage.

Que peut-il m'arriver ? .... O Ciel ! que vois-je ?

SCENE IV.

CENIE, CLERVAL.

CLERVAL.

CENIE, vous pleurez ! ma chere Cénie, qu'avez-vous ?

CENIE.

Clerval, je ſuis perdue.

CLERVAL.

Mon frere vient de vous quitter, a-t'il obtenu de Dorimond ?

CENIE.

Oubliez-moi. Il n'eſt plus pour vous d'autre bonheur.

CLERVAL.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0083

CLERVAL.

Quoi, mon Frere! je cours me jetter aux pieds de Dorimond; il verra mon déſeſpoir, & il en ſera touché.

CENIE.

Ah! gardez-vous de lui parler.

CLERVAL.

C'eſt vous, Cénie, qui me retenez! je m'étois flatté au moins de n'être pas haï. Vous m'auriez vû ſans répugnance devenir votre époux, vous me l'avez dit!

CENIE.

J'en étois digne alors.... Je ne le ſuis plus.

CLERVAL.

Vous ne l'êtes plus! vous aimez donc mon frere?

CENIE.

Moi, j'aimerois Méricourt! vous me faites frémir.

CLERVAL.

Eh bien ! ſi vous ne l'aimez pas, dites moi que vous m'aimez ; raſſûrez mon cœur éperdu, laiſſez-moi diſputer à Méricourt les bontés de mon Oncle.

CENIE.

Mon ſort ne dépend plus de Dorimond.

CLERVAL.

Vous me deſeſpérez. Quel eſt ce langage obſcur ? que je ſache du moins la cauſe de mon malheur?

CENIE.

Elle eſt en moi ſeule, elle eſt dans mon horrible deſtinée. Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

CLERVAL.

Vous craignez de rougir? ah! vous me trahiſſez.

CENIE.

Si vous ſaviez.... Clerval, croyez-moi, je ne ſuis point coupable.... Adieu.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0085

CLERVAL.

Cénie, qu'allez-vous faire ? Si la pitié peut encore quelque chose sur votre cœur, éclairciffez mon sort, que je l'apprenne de votre bouche.

CENIE.

Vous-même, prenez pitié de moi, voyez ma douleur, ma confusion. Hélas ! je n'ose lever les yeux sur vous.

CLERVAL.

Au nom de l'amour le plus tendre, délivrez-moi du tourment que j'endure : parlez.

CENIE.

Non, je ne prononcerai pas l'arrêt cruel qui nous sépare.

CLERVAL.

Vous prononcez celui de ma mort. Craignez de m'abandonner à mon désespoir. Je ne vous réponds pas de ma vie.

CENIE.

Quelle horrible menace, pour un cœur qui ne voudroit vivre que pour vous !

CLERVAL.

Vous m'aimez, Cénie; je n'ai plus rien à craindre : cet aveu me suffit. Cruelle ! pourquoi tant différer mon bonheur ? doutiez-vous de mon amour ? ah ! jugez-en par l'excès de ma joye.

CENIE.

Voilà ce que je redoutois le plus. Ce funeste aveu met le comble à vos maux. Clerval, souvenez-vous que vous me l'avez arraché.

SCENE V.

CENIE, DORSAINVILLE.

CLERVAL.

DORSAINVILLE.

AMI, partagez mon transport : ma femme n'est point morte, & je puis espérer..... Que vois-je !.... Je fais une imprudence.

CENIE, *à Dorſainville.*

Monſieur, vous ne pouviez venir plus à propos. Je crois reconnoître en vous cet ami de Clerval, dont il m'a conté les malheurs : ils m'ont touchée, ils doivent vous rendre ſenſible à ceux des autres. Ne quittez point votre ami. Dans un moment.... Je vous laiſſe. Adieu, mon cher Clerval, ne me ſuivez pas.

SCENE VI.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

CHER ami, pardonnez mon indiſcrétion ; je ne ſens plus que votre peine. Quel eſt le malheur dont Cénie vous menace ?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas ! il me ſeroit bien moins cruel de l'apprendre de ſa bouche. Si falloit la perdre !...

Non, je ne puis rester dans la cruelle incertitude où je suis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laissez-moi, cher ami; il faut que j'éclaircisse cet horrible mystère. Cénie m'a défendu de la suivre, j'éviterai sa rencontre : mais quelqu'autre pourra m'instruire. Ami, ne me retenez plus; allez m'attendre, je vous en conjure: peut-être aurai-je besoin de vous.

Fin du Troisiéme Acte.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0089

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CENIE, ORPHISE

ORPHISE.

OUI, je vous attendois. Venez courageuse Cénie, venez jouïr dans mes bras de la victoire que vous remportez sur vous-même.

CENIE.

J'ai frappé Dorimond du coup de la mort. Ce vieillard généreux n'y survivra pas.

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité,

vous illuſtrez à jamais votre innocence. La gloire eſt la récompenſe de la vertu.

CENIE.

Quelle gloire ! qu'elle eſt humiliante ! ah ! Madame, que je ſuis malheureuſe !

ORPHISE.

C'eſt dans l'excès du malheur qu'il faut ranimer ſon courage : ſouvent les plaintes l'amoliſſent.

CENIE.

Eh quoi ! me ſeroient-elles interdites, quand le Ciel me ravit ce qu'il accorde aux plus vils Mortels ? Je ne prononcerai plus les tendres noms de Pere & de Mere. Je ſens anéantir dans mon cœur la confiance qu'ils inſpirent. Plus de ſoutien, plus de défenſeur, plus de guide à mes volontés ! mon indépendance m'épouvante ; je ne tiens plus à rien, & rien ne tient à moi. Madame, m'abandonnerez-vous ?

ORPHISE.

Non, ma chere Cénie ; vous perdez beaucoup, mais il vous reſte un cœur. Si ma vie vous eſt néceſſaire, elle me deviendra intéreſſante.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0091

CENIE.

Que ne vous dois-je pas ? quelle générosité !

ORPHISE.

Ah ! dites plûtôt, quel bonheur pour Orphise !

CENIE.

Madame, vous aurez donc pitié de moi ?

ORPHISE.

Ma chere Cénie, ma tendre compassion ne peut plus s'exprimer que par mes larmes.

CENIE.

Elles me sont bien cheres, elles bannissent de mon cœur la crainte qui l'avoit saisi. Daignez me protéger, me conduire, me tenir lieu de mere ; & que mes services effacent la honte de ceux que vous m'avez rendus.

ORPHISE.

Vous, me servir Cénie ! Gardez-vous bien de perdre l'estime de vous-même ; le découragement est le poison de la vertu. Qui sait à qui vous devez la naissance ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0092

CENIE.

Eh, Madame! de quels parens peut être née une malheureuſe que l'on n'a pas daigné avouer, à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt? quelle preuve plus convainquante de mon néant? ſur quel fondement pourrois-je me flatter?...

ORPHISE.

Sur l'élévation de votre ame, ſur la nobleſſe de votre cœur, ſur vos ſentimens....

CENIE.

Ils ſont tels que vous les avez fait naître: je ne ſuis que votre ouvrage. Quelle ame, quel cœur vos ſoins & vos conſeils n'auroient-ils pas élevés? Je vous dois tout, & je ne ſuis plus rien.

ORPHISE.

J'ai tout perdu, ma chere Cénie, vous ſerez tout pour moi. Mais Dorimond pourra-t-il ſe réſoudre à vous abandonner?

CENIE.

Quoi, Madame! ſi ſes bontés s'étendoient juſqu'à vouloir me garder chez

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0093

lui, pensez-vous que j'y restasse ? pourrois-je envisager Mericourt sant horreur ? est-il un courage à l'épreuve des regards humilians des domestiques, de la pitié insultante des gens du monde ? Ma funeste avanture deviendroit la Nouvelle du Jour, & je serois l'objet de la curiosité du Public. J'ose à peine lever les yeux sur moi. Ce faste qui ne me convient plus me fait horreur. Fuyons, Madame : que la plus obscure retraite ensevelisse à jamais le souvenir de ce que je crus être.

SCENE II.

CENIE, ORPHISE, DORIMOND.

DORIMOND.

TU m'abandonnes à ma douleur, ma chere Cénie : viens donc me rassûrer contre l'imposture. Tu es ma fille, je le sens à ma tendresse pour toi.

CENIE.

Hélas, Monsieur ! il n'est que trop vrai que j'ai perdu le meilleur des peres !

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0094

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont ſaiſi, ta douleur a troublé mon jugement: la réfléxion m'éclaire; un tel crime n'eſt pas ſeulement vraiſemblable. On te trompe, ma chere enfant, ou toi-même abuſée...

CENIE.

J'ai vû, Monſieur, j'ai lû la fatale vérité écrite de la main de Meliſſe.

DORIMOND.

La perfide! me trahir auſſi cruellement, moi qui l'adorois! non, je ne puis le croire. Qui ſeroient les complices de cette horrible fourberie?

CENIE.

Méricourt pourra vous en inſtruire; je vous ai déja dit qu'il en étoit le dépoſitaire.

DORIMOND.

Méricourt! ſe peut-il..... je le fais chercher, il ne paroît point! il craint ſans doute ma préſence. Ah Cénie! devois-tu me révéler ce funeſte ſécret?

CENIE

Pouvois-je le garder? pouvois-je vous tromper?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0095

DORIMOND.

Mais tu m'ôtes la vie : si je te perds, tout est perdu pour moi.

CENIE.

Ah, Monsieur ! vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en moi qu'une malheureuse victime de l'ambition. Je ne suis plus digne de votre tendresse ; ne m'accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuse à moi-même, en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

DORIMOND.

Est-ce donc de toi que je me plains, ma chere enfant ? Sois toujours ma fille, & mes jours sont en sûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience ! O Ciel ! le voici : mes sens se troublent à sa vûe. (*à Cénie*) Ne sortez point (*à Orphise*) Madame, demeurez. Ciel ! que va-t-il dire ?

SCENE III.

CENIE, ORPHISE, DORIMOND.

MERICOURT.

DORIMOND.

APPROCHEZ : venez, s'il se peut, détruire le soupçon d'un forfait dont je ne saurois vous croire le complice.

MERICOURT.

Moi, Monsieur !

DORIMOND.

Qu'est-ce qu'une prétendue Lettre de Mélisse qui vous rendroit aussi coupable qu'elle ? Si vous pouvez vous justifier, ne tardez pas.

MERICOURT.

Pour me justifier, il faudroit savoir de quoi l'on m'accuse.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0097

DORIMOND.

Je vous l'ai dit : on parle d'une Lettre de Méliſſe, qui renferme un myſtére odieux. Si vous avez des preuves du contraire, ne balancez pas à les mettre au jour.

MERICOURT.

Qui peut être aſſez hardi, pour porter juſqu'à vous ? ...,.

CENIE.

Moi, Monſieur : la vérité ſera toujours ma loi.

DORIMOND.

Voyez donc ce que vous pouvez oppoſer à cette accuſation : parlez.

MERICOURT.

Oui, je parlerai : je ne ſaurois troptôt punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'eſt point votre fille ; Méliſſe preſſée de ſes remords, rend dans cette Lettre un témoignage authentique à la vérité.

DORIMOND, *aprés avoir lû bas.*

Qu'ai-je lû ? Se peut-il que tant d'hor-

reurs ? ..... Cruelle Méliſſe ! que vous avois-je fait pour me jetter dans l'erreur, ou pour m'en tirer ? ma mort ſera le prix de vos forfaits !

MERICOURT.

Elle a craint de perdre votre tendreſſe.

DORIMOND.

Avec quelle perfidie en m'accablant de careſſes, elle excitoit en moi un amour paternel, hélas ! trop bien fondé ! .... Mon cœur ſe déchire à ce cruel ſouvenir.

CENIE.

Monſieur, calmez votre douleur.

DORIMOND.

Et vous, malheureux, qui me gardez depuis ſix mois ce funeſte dépôt, quelles raiſons vous y engageoient ?

MERICOURT.

En vous découvrant cette triſte vérité, étoit, je l'ai prévû, vous porter le coup mortel. Plûtôt que de m'y réſoudre, vous ſavez à quoi je m'étois réduit. J'épouſois une inconnue ſans aveu, ſans parens. Que n'aurois-je pas ſacrifié, pour

pour vous conſerver une erreur qui vous étoit chere?

DORIMOND.

Eh! pourquoi donc m'en tirer? pourquoi ſe ſervir de ces cruelles armes pour perdre Cénie, ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre? Méricourt: ton cœur ſe dévoile... Briſons là-deſſus. Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahiſon. Cénie: je vous adopte.

MERICOURT.

Qu'entends-je?

CENIE.

Moi! je ſerois toujours votre fille!.. Monſieur..... Ah modérez vos bontés; je ne ſuis pas digne de cet honneur.

DORIMOND.

Tu es digne de mon cœur, tu es digne de ma tendreſſe! Ma chere enfant, rentre dans tous tes droits.

CENIE.

Non, Monſieur: votre gloire m'eſt plus chere que mon bonheur. Souffrez qu'une retraite enſeveliſſe avec moi l'ignorance oú je ſuis des malheureux à qui je dois la vie.

DORIMOND.

Tes parens ſont des infortunés : Eh, bien ! ils n'en ſont que plus reſpectables. Que nos chagrins diſparoiſſent. Madame, tout ceci m'ouvre les yeux ſur les mauvais procédès dont on vous accuſoit : demeurez avec nous, reprenez vos fonctions auprès de ma fille.

CENIE.

Monſieur....

DORIMOND.

Je ne t'écoute plus : je te donne mon nom, mon bien ; & plus que tout cela ; l'amour d'un pere tendre.

CENIE.

Je me jette à vos pieds.

MERICOURT.

Attendez un moment pour exprimer votre reconnoiſſance. Vous auriez, Monſieur, de juſtes reproches à me faire, ſi je tardois plus long-tems à vous faire connoître le digne objet de votre adoption. Cette Lettre eſt pour Mademoiſelle : mais vous pouvez la lire.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0101

DORIMOND *lit.*

Ce n'eſt pas ſans pitié que je vous revèle votre naiſſance : mais je touche au moment de la vérité. Votre mere vous croit morte, & ſon erreur aſſûroit encore mon ſécret : vous pouvez l'en inſtruire. Informée de l'extrême miſére où elle étoit réduite, je l'en tirai pour vous ſervir de Gouvernante. C'eſt dans ſes mains que je vous remets.

CENIE, *dans le bras de ſa mere.*

Vous ètes ma mere ! mes malheurs ſont finis.

ORPHISE.

Ma chere fille ! Quoi, c'eſt vous que j'embraſſe !

CENIE.

Ma mere ! que ce nom m'eſt doux !

ORPHISE.

Trop malheureux enfant ! hélas : que vous ètes à plaindre !

CENIE.

Je dois le jour à la vertu même ! mon ſort eſt aſſez beau.

DORIMOND.

Voilà lè dernier coup que le perfide me réservoit. Un mortel saisissement... (*á Cénie*) trop aimable enfant..... je ne saurois parler... je me meurs...

CENIE, *courant à Dorimond.*

Ah ! Monsieur....

MERICOURT.

Laissez ! on se passera de vos soins ; vous n'ètes plus rien ici.

SCENE IV.

CENIE, ORPHISE.

CENIE.

MA mere, ayez pitié de moi, le courage m'abandonne, je ne saurois supporter le mépris.

ORPHISE.

Rappellez votre courage, ma chere fille.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0103

CENIE.

Que je vous aime ! Je ne devrois ſentir que ma tendreſſe. Ah ! ne jugez pas de mon cœur dans cet affreux moment : la joie, la douleur, l'indignation l'agitent avec tant de violence.....

ORPHISE.

Ces mouvemens ſont naturels, ma chere enfant. Vous avez vû le bonheur : il a diſparu. Cependant ne déſeſpérez pas ; peut-être un jour le Ciel moins rigoureux...

CENIE.

Ah ! je ne regrette rien ; vos bontés me tiendront lieu de tout. Mais ſortons de cette maiſon, où je ne reſpire plus que la honte & le mépris.

ORPHISE.

Allons ; allons chercher un azile où nous puiſſions être malheureuſes ſans rougir.

CENIE.

Ma mere, puiſſent mon reſpect, ma tendreſſe, ma ſoumiſſion, vous tenir lieu de ce que vous avez perdu ! Je n'oſe vous rapeller le ſouvenir de mon pere.

ORPHISE.

Il n'eſt pas tant d'en parler, ma chère Cénie ; l'ame la plus ferme n'eſt quelquefois pas aſſez forte pour ſoutenir tant de diſgraces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre pere a ſacrifié la fortune à l'honneur. Quel pere ! Quel époux !

CENIE.

Que vois-je ? C'eſt Clerval ! Ah ſouffrez que je le fuye.

SCENE V.

ORPHISE, CLERVAL.

CLERVAL.

AH, Madame ! que je vous rencontre à propos ! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt : en vain j'ai parcouru toutes les maiſons où il a coutume d'aller : je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'eſt paſſé. A-t-il éclairci le ſort de Cénie ? Parlez :

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0105

ORPHISE.

Oui, Monſieur : ſon malheur eſt confirmé.

CLERVAL.

Ah, Dieux ! Madame, ne me cachez rien : quel parti va-t-elle prendre ?

ORPHISE.

Celui de la retraite : il n'en eſt point d'autre pour elle.

CLERVAL.

Eh bien ! oui, Madame un Couvent eſt un azile reſpectable pour elle. Mais n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

ORPHISE.

En pouvez-vous douter ?

CLERVAL.

Je connois la bonté de votre cœur. Eh bien ! vous la ſuivrez donc. Mais dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les ſoins néceſſaires à ce nouvel établiſſement : ſouffrez que mes ſervices..... je me charge de tout, je vais tout préparer.

ORPHISE.

Arrêtez, Monſieur : tant d'empreſſement à ſervir les malheureux honoreroit l'humanité, s'il étoit dépouillé de tout intérêt. Mais vous aimez Cénie. Dans la ſituation où elle ſe trouve, vos ſoins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

CLERVAL.

Ah, Madame ! Qu'oſez-vous dire ? Oui, je l'adore : & le Couvent où je vous conjure de l'accompagner, vous doit être un ſûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mere. Soumis l'un & l'autre à vos volontés, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez. Et ſi ce n'eſt aſſez, je m'engage à ne la voir, qu'en lui offrant ma main.

ORPHISE.

Vous ! épouſer Cénie ! Y penſez-vous, Monſieur ?

CLERVAL.

Oui, Madame. Je ſais ce que vous pouvez m'oppoſer ; mais toutes les chiméres adoptées par les hommes diſpa-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0107

roiſſent à mes yeux, dès qu'elles entrent en comparaiſon avec la vertu.

ORPHISE.

Cette généroſité ne ſuffit pas à un homme comme vous : il doit ſe reſpecter dans le choix de ſon cœur. Si la naiſſance de Cénie ſe trouvoit d'une telle obſcurité, qu'elle vous fît rougir ?...

CLERVAL.

Non, Madame : les hommes ne s'aviliſſent que par leur propre baſſeſſe. Le tems vous apprendra.....

ORPHISE.

J'admire avec quelle adreſſe les paſſions transforment leurs déſirs ne vertus ! Un zéle trop ardent eſt ſouvent le plus prompt à ſe démentir ; un malheur récent échauffe l'imagination : l'héroïſme s'empare de l'eſprit ; on veut tout entreprendre pour les malheureux : inſenſiblement on s'accoutume à les voir ; on ſe refroidit, & l'on devient comme les autres hommes.

CLERVAL.

Ah, Madame ! en m'accablant de douleur, ne m'accablez pas de mépris.

Je n'aurai pas d'autre épouſe que Cénie, recevez en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

Je l'accepte, Monſieur..... Cénie eſt ma fille.

CLERVAL.

Vous ètes ſa mere? tous mes vœux ſont remplis.

ORPHISE.

Non, Monſieur. Reconnoiſſez l'effet de votre aveugle tranſport : que ceci vous ſerve de leçon. Je vous rends votre parole.

CLERVAL.

Et moi, je la confirme par tout ce que l'honneur a de plus ſacré. Madame, accordez-moi votre confiance ſur les foibles ſervices que je puis vous rendre, & donnez-moi le tems de mériter votre eſtime.

ORPHISE.

Je vous honore, Monſieur; & je vais vous en donner une preuve. L'affreuſe circonſtance où je me trouve, m'engage à me confier à vos ſoins; j'accepte pour ces premiers momens les

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0109

ſervices qne vous m'offrez. Cherchez nous une retraite ; donnez-moi un guide pour nous y conduire ; la décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez : je vais tout préparer pour mon départ, & prendre congé de Dorimond.

CLERVAL.

Et moi, je cours exécuter vos ordres, & je reviens vous avertir.

Fin du quatriéme Acte.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0110

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

REposez-vous ſur moi: j'aurai ſoin de tout.

CLERVAL.

Ne les préſentez point comme des infortunées. Les malheurs ne ſont pas toujours une bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

Je ſais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

Qu'elles ſoient bien traitées: ſi la penſion ne ſuffit pas, on la doublera.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0111

DORSAINVILLE.

Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

Recommandez ſur-tout que l'on vous avertiſſe, s'il arrivoit la moindre incommodité à Cénie.

DORSAINVILLE.

Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

Faites bien ſentir que ce ſont des femmes de mérite. Ce n'eſt qu'en montrant pour elles une grande conſidération, que vous pourrez leur en attirer.

DORSAINVILLE.

Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

Qu'il eſt fâcheux dans de certaines circonſtances de ne pouvoir agir ſoi-même!

DORSAINVILLE.

Quoi! doutez-vous de mon zéle?

CLERVAL.

Non, cher ami. Mais vous ne con-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0112

noiſſez point les deux perſonnes qui méritent le plus qu'on s'intéreſſe vivement à elles.

DORSAINVILLE.

Vous les aimez : cela me ſuffit.

CLERVAL.

Il faut ſervir les malheureux avec tant de circonſpection, d'égards & de reſpect !

DORSAINVILLE.

Qui doit mieux que moi ſavoir les ménager ?

CLERVAL.

Il eſt vrai : mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même, qu'il peut étendre ſur les autres, ſans même qu'il s'en apperçoive. Il eſt mille petites attentions qu'on ne peut négliger, ſans bleſſer ceux qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

Je ne manquerai à rien, je vous en donne ma parole.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0113

CLERVAL.

Quel inconvénient y auroit-il que je vous accompagnasse à cette premiere entrevûe ? Je parlerois vivement : c'est le prémier moment qui décide : il est important.....

DORSAINVILLE.

De n'en point trop dire. Loin de les servir, votre âge, votre ton pourroient faire un mauvais effet. Je crains déja que vos arrangemens ne nuisent à leur réputation.

CLERVAL.

Comment ?

DORSAINVILLE.

Par un faste qui me paroît déplacé. Il est bien difficile que leur avanture ne transpire pas : que voulez-vous que l'on pense de ce que vous faites pour elles ?

CLERVAL.

Cela ne me regarde plus ; je ne fais à présent qu'exécuter les ordres de mon Oncle.

CLLRVAL.

Qu'importe ? Il eut été plus prudent

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0114

de les mettre d'abord ſur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire qu'il ſoit tel qu'il paroît.

DORSAINVILLE.

Avez-vous des éclairciſſemens là-deſſus ?

CLERVAL.

Il n'en eſt pas beſoin : tout parle en elles, tout annonce ce qu'elles ſont.

DORSAINVILLE.

Je crois que la mere & le fille ont mille qualités ; mais enfin ce ne ſont pas des preuves.

CLERVAL.

Depuis longtems je ſoupçonne Orphiſe de cacher ſa naiſſance. Tout ce que je vois me le confirme ; mon reſpect ne l'étonne point : il lui eſt naturel d'entendre le ton dont je lui parle ; elle devine ſans doute ce que je penſe d'elle, & cependant elle ne me dément point.

DORIMOND.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0115

DORSAINVILLE.

Elle vous a fait grace de l'affirmative. Il eſt peu de gens de cette eſpéce, qui n'ayent une hiſtoire toute arrangée du malheur qui les a réduits à ſervir.

CLERVAL.

Ami, en cherchant à avilir ce que j'aime, penſez-vous?....

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Pardonnez à un zéle peut-être trop prévoyant. Je crains qu'entraîné par votre paſſion.....

CLERVAL.

Je vous entends: vous craignez que je n'épouſe Cénie? Eh, bien! apprenez que mon parti eſt pris, que rien ne pourra m'y faire renoncer, qu'elle ſera ma femme dès que ſa mere y conſentira.

DORSAINVILLE.

Quoique mes diſcours vous offenſent, me taire ſeroit vous trahir.

CLERVAL.

Voilà, voilà ce que je prévoyois! N'ayant pas de la mere & de la fille les mêmes idées que moi, vos ſoins man-

queront d'égards, votre politesse sera humiliante. O ciel! s'il vous échapoit...

DORSAINVILLE.

Ah! cessez de me faire injure! Je ne suis point assez barbare pour humilier les malheureux. Je respecte ce que vous aimez: mais je ne suis point assez lâche pour n'oser combattre un penchant qui vous égare.

CLERVAL.

Eh, bien! vous le combattrez. Mais pour ce moment n'abusez pas du besoin que j'ai de votre amitié; & sur-tout que Cénie ne s'aperçoive pas de vos sentimens: renfermez votre zéle. Dorimond vient ici: votre présence lui seroit importune; ne vous écartez pas, je vous en conjure.

SCENE II.

DORIMOND, CLERVAL.

DORIMOND.

CLERVAL: elle se prépare à partir: sauvez-moi par pitié des adieux

que je ne ſoutiendrois pas. Tu vois un vieillard malheureux réduit au déſeſpoir!

CLERVAL.

Pourquoi vous abandonner à la douleur, Monſieur? n'êtes-vous pas le maître de garder Cénie? qui vous en empêche?

DORIMOND.

Ses refus, que je n'ai pû vaincre, la bienſéance, la compaſſion pour elle & pour moi-même.

CLERVAL.

Si vous vouliez, Monſieur?...

DORIMOND.

Non: il y auroit de la barbarie à la retenir malgré elle, dans une maiſon où tout lui rapelleroit ſon infortune.

CLERVAL.

Eh, Monſieur! n'eſt-il pas un moyen de vous l'attacher par des nœuds ſi ſacrés, que jamais?...

DORIMOND.

Je l'avois imaginé d'abord: mais l'adoption de Cénie te priveroit de mon

bien ce ſeroit une injuſtice dont jamais je ne me rendrai coupable.

CLERVAL.

Eh, Monſieur ! que m'importe votre bien ? diſpoſez-en à votre gré, j'y renonce ; je le ſignerai de mon ſang.

DORIMOND.

Ton déſintereſſement ne peut être une excuſe pour moi. Si je cédois à tes déſirs, ta généroſité dégénéreroit en extravagance, & ma complaiſance en foibleſſe.... Je mettrai Cénie & ſa mere à l'abri des coups de la fortune. Tu donneras ce Porte-feuille à Orphiſe ; ce n'eſt qu'en attendant que je m'arrange pour le reſte. Je prétends auſſi que Cénie trouve dans ſa retraite non ſeulement le néceſſaire en abondance, mais les choſes de pur agrément : il faut de toute maniere tâcher d'adoucir ſon infortune.

CLERVAL.

Mon Oncle, achevez votre ouvrage ; ne mettez point de bornes à vos bontés.

DORIMOND.

C'eſt ſur toi, mon cher Neveu, que je dois à préſent les répandre. Je veux

réparer mes torts, & te faire un bonheur durable.

CLERVAL.

Oui, Monſieur : il dépend de vous, D'un ſeul mot vous pouvez combler tous les vœux de mon cœur.

DORIMOND.

Si tu aimes, que ne parles-tu ?

CLERVAL.

Monſieur... *(à part)* que je ſuis interdit !... *(haut)* je n'oſe prononcer....

DORIMOND.

Ton embarras fait la moitié de la confidence : achèves, nommes-moi ma Niéce.

CLERVAL.

Cénie.

DORIMOND.

Cénie !

CLERVAL.

Oui, je ne puis vivre ſans l'adorer. Vous l'aimez, vous craignez de la perdre ; rendez-lui ſon état, illuſtrez ſa vertu, & que notre félicité prolonge la durée de nos jours.

DRIMOND.

J'apprends ta paſſion avec douleur, ſans pouvoir la condamner. Cénie n'eſt que trop digne d'être aimée, mais elle ne peut être ta femme.

CLERVAL.

Quel obſtacle invincible?...

DORIMOND.

Sa naiſſance.

CLERVAL.

Vous vouliez l'adopter?

DORIMOND.

Je crois te l'avoir dit. Quand j'eus cette penſée, le funeſte ſécret n'étoit découvert qu'à demi. Ses parens inconnus pouvoient ne pas porter la honte dans ma famille. Mais ſa Mere....

CLERVAL.

Orphiſe n'eſt point née pour l'état où elle eſt, Monſieur. Des diſgraces l'ont ſûrement réduite à l'abaiſſement que vous lui reprochez.

DORIMOND.

Vas! mon cher Neveu, tu t'abuſes ſi elle avoit quelque naiſſance, elle n'en feroit plus myſtére. L'humiliation eſt la

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0121

peine la plus ſenſible : on ne la ſouffre pas, quand on peut s'en garantir.

CLERVAL.

Elle eſt peut-être d'un rang ſi élevé, que même la modeſtie l'oblige à le cacher.

DORIMOND.

Eh bien ! pour te prouver combien je déſire ton bonheur : vois, cherches à donner quelque certitude à tes ſoupçons. Hélas ! je déſire plus que toi ce que je ne puis eſperer.

CLERVAL.

J'y cours : mais la voici.

SCENE III.

DORIMOND, CLERVAL.

CENIE, ORPHISE.

CENIE.

C'EST à vos genoux, Monſieur, que je viens vous rendre graces de tant de bienfaits. Je n'oublierai jamais que j'eus l'honneur d'être votre fille :

vous ne rougirez pas d'avoir été mon pere.

DORIMOND.

Je m'arrache à moi-même en me séparant de toi, & je ne suis pas moins à plaindre.

CLERVAL, *qui a parlé bas à Orphise.*

Non, Madame : vous n'êtes point ce que vous voulez paroître ; dites un mot, vous assûrez mon bonheur.

ORPHISE.

S'il dépendoit de moi, Monsieur....

CLERVAL.

Il en dépend, confiez à mon Oncle le sécret de votre naissance. Doutez-vous de sa discrétion ? doutez-vous de sa prudence ? Ah Madame ! parlez.

ORPHISE.

Le courage & le silence sont la noblesse des malheureux. Ne m'enviez pas la seule gloire qui me reste.

CLERVAL.

Monsieur, est-ce ainsi que le vulgaire s'exprime ? est-il des titres plus nobles que les sentimens ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0123

DORIMOND.

Madame : puiſque vous le voulez, je ne ferai aucun effort pour arracher votre ſécret. Mais comment ſe peut-il que votre fille vous ait été ravie, ſans qu'aucun ſoupçon vous ait engagée à faire des recherches, qui nous auroient à tous deux épargné bien des peines ?

ORPHISE.

Les plus funeſtes circonſtances préſiderent à la naiſſance de cette infortunée. Dans cet affreux moment on l'ôta de mes yeux. La mort n'avoit qu'un pas à faire pour venir juſqu'à moi : le Ciel en couroux me rendit à la vie, mais ne me rendit point ma fille. On m'annonça ſa mort. Quelles raiſons m'auroient engagée à prendre des ſoupçons ſur un accident ſi commun ? vous ſavez le reſte.

DORIMOND.

Oui : j'en ſais aſſez pour me déterminer. Madame : rendez-moi ma fille & que l'hymen de Clerval nous réuniſſe !

CLERVAL.

Ah, mon Oncle !

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0124

DORIMOND.

Madame, vous ne répondez point?

ORPHISE.

J'oſe à peine, Monſieur, prononcer une réſolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans toutes autres circonſtances vos bontés honoreroient Cénie : dans celles où nous ſommes, la retraite eſt le ſeul parti qui nous reſte.

DORIMOND.

Quoi! vous me refuſez?

ORPHISE.

En admirant, en reſpectant vos vertus, en leur payant un tribut de mes larmes, je ne puis accepter des offres qui auroient fait l'objet de mes déſirs dans un tems plus heureux. *(à Clerval)* Monſieur, vous m'avez promis un guide : un plus long retardement ne ſerviroit qu'à prolonger des regrets que nous devons nous épargner à tous. Daignez les abréger.

CLERVAL, *avec dépit.*

Oui, Madame, oui : vous ſerez obéie.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0125

SCENE IV.

DORIMOND, ORPHISE, CENIE.

ORPHISE.

JE vois que mes refus vous offenſent, Monſieur. En effet, que pouvez-vous penſer du parti que je prends ? quand vous ne devez attendre que de la reconnoiſſance ? J'en ſuis pénétrée ; & votre eſtime m'eſt trop chere pour ne pas l'acheter d'une partie de mon ſécret. Jugez-moi, Monſieur : puis-je ravir au pere de Cénie le droit de diſpoſer de ſa fille ?

CENIE.

Quoi ! mon pere eſt vivant ? Pourquoi n'eſt-il pas ici ? Courons le chercher.

ORPHISE.

Malheureuſe Cénie ! Vous apprendrez tous vos malheurs.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0126

SCENE V. & derniere.

ORPHISE, CENIE, DORIMOND.

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORIMOND.

CLERVAL: te voilà déja? ma tendresse redouble dans cet affreux moment. Madame, ne l'emmenez pas encore, je sens le prix de chaque instant. Monsieur, vous êtes sans doute cet ami de Clerval, qui veut bien se prêter à la douloureuse circonstance où nous nous trouvons? Que ne puis-je payer ce service! Si Clerval m'avoit confié plûtôt....

DORSAINVILLE.

Monsieur....

DORIMOND.

Madame, avant de nous quitter expliquons-nous, je vous en conjure. Vous menacez Cénie de nouveaux malheurs! Dois-je les ignorer? Ne pourrois-je les prévenir?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0127

ORPHISE.

Non, Monſieur. Le ſort qui les a raſſemblés ſur ſa tête peut ſeul les faire ceſſer. Souffrez que je vous épargne des confidences qui ne doivent être faites qu'aux cœurs inſenſibles.

DORSAINVILLE.

Quel ſon de voix ! .... il porte dans mes ſens une émotion !....

DORIMOND.

Monſieur, je vous les recommande: devenez leur ami & le mien.

DORSAINVILLE.

Monſieur la reconnoiſſance & l'amitié m'attachent depuis long-tems à votre famille.

ORPHISE.

Qu'entends-je ?.... quel ſaiſiſſement !

DORIMOND.

Ma chere Cénie !...

CENIE.

Que j'expire dans vos bras !

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0128

ORPHISE.

Les malheurs l'ont changé. Mais cette voix si chere, est-ce une illusion?

CENIE.

Adieu, Clerval.

CLERVAL, *prenant avec transport la main de Cénie.*

Ami, donnez la main à Madame.

DORSAINVILLE.

Que vois-je? ....je n'en saurois douter.

ORPHISE.

C'est lui! ....je meurs!

DORSAINVILLE.

Epouse infortunée! ouvrez les yeux: reconnoissez le plus heureux des hommes, & le mari le plus tendre.

ORPHISE.

Dorsainville!.. Cher époux!.. par quel bonheur; ... Cénie embrassez votre pere.

DORSAINVILLE.

Cénie, ma fille! Ciel! vous me comblez de biens!

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0129

DORIMOND.

Quoi ! Monſieur ....

CLERVAL.

Oui, mon Oncle : c'eſt chez vous que le Marquis Dorſainville trouve la fin de ſes peines, & ſon bonheur.

DORIMOND.

Je ſuis prêt à mourir de joie. Madame, quelles excuſes n'ai-je pas à vous faire ? Monſieur, refuſerez-vous Cénie aux vœux de Clerval ?

CENIE.

Mon pere, vous avez lû dans mon cœur : ſuis-je digne de vos bontés ?

DORSANVILLE.

Pourrois-je condamner des ſentimens ſi juſtes ? Vous devez à Clerval vos biens votre rang, votre pere. (*à Dorimond*) Monſieur, en lui donnant ma fille, je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

CLERVAL.

Cénie ... Madame ... Mon oncle en me rendant heureux, laiſſerez-vous à

mon frere le malheur affreux de votre disgrace ?

DORIMOND.

Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde sa patrie : mais je ne le verrai pas. Allons, vivons tous ensemble, & que la mort seule nous sépare.

ORPHISE.

Jouissez, Monsieur, du bonheur que vous répandez sur tout ce qui vous environne. Si l'excessive bonté est quelquefois trompée, elle n'est pas moins la premiere des vertus.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : Cénie, Piéce en cinq Actes. Fait à Paris, ce premier Octobre 1750.
JOLLY.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0131

Pl: 154627

X 2599 289

De 3909 Y

1017 = 00

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0132

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0133

CÉNIE,

PIÉCE NOUVELLE,

EN CINQ ACTES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-32213/fragment/page=0134